JEAN BLAISE
“NANTES, C’EST LA BRETAGNE, ÉVIDEMME

IL EST LE PERSONNAGE INCONTOURNABLE DE LA CULTURE À NANTES. APRÈS AVOIR RÉVEILLÉ LA VILLE SOUS L’IMPULSION DE JEAN-MARC AYRAULT, EN Y INVITANT ROYAL DE LUXE OU EN CRÉANT LE LIEU UNIQUE, JEAN BLAISE EST DEVENU DIRECTEUR DU VOYAGE À NANTES, UNE STRUCTURE QUI GÈRE À LA FOIS L’OFFRE CULTURELLE DE LA VILLE ET L’ATTRACTIVITÉ TOURISTIQUE. C’EST DANS CE CADRE QU’IL VIENT DE LANCER LE PARCOURS TRAVERSÉE MODERNE D’UN VIEUX PAYS, QUI VA DE NANTES AU MONT-SAINT-MICHEL EN PASSANT PAR RENNES ET SAINT-MALO. C’EST BIEN SUR L’IMAGE DE LA BRETAGNE QUE JEAN BLAISE S’APPUIE POUR ATTIRER DES TOURISTES, NOTAMMENT ASIATIQUES. CAR IL L’AFFIRME : NANTES, SANS LA BRETAGNE, N’EXISTE PAS À L’INTERNATIONAL.

PROPOS RECUEILLIS PAR **DIDIER LE CORRE** ET **MAIWENN RAYNAUDON-KERZERHO** PHOTOS **EMMANUEL PAIN**

BRETONS : Vous êtes né en Algérie, avez vécu en région parisienne. Comment êtes-vous arrivé à Nantes et pourquoi y êtes-vous resté ?

JEAN BLAISE : Je suis arrivé en 1982, envoyé par Jack Lang. Je rentrais d’une mission en Guadeloupe, où le ministère de la Culture m’avait chargé de créer une scène nationale. À mon retour, on m’a proposé de me présenter à la direction d’une nouvelle maison de la culture à Nantes. Mais en 1983, le candidat RPR Michel Chauty a été élu contre le maire sortant socialiste, Alain Chénard, sans doute à cause des travaux occasionnés

T"

par le tramway. Je me retrouve avec un maire RPR qui n'avait aucune envie d'une maison de la culture telle que je l'imaginais. Nous avons donc créé un syndicat intercommunal avec Saint-Herblain, Rezé, Saint-Sébastien, Saint-Nazaire et La Roche-sur-Yon, des villes qui étaient toutes socialistes, et le ministère de la Culture. On a créé une scène nationale itinérante dans ces cinq villes, pendant six ans. À cette occasion, j'ai rencontré le maire de Saint-Herblain, Jean-Marc Ayrault. Quand il s'est présenté à Nantes en 1989, aux municipales, je suis revenu avec lui. Ensuite, je suis resté à Nantes parce que j'ai pu y faire plein de choses.

Il y a une vraie liberté à Nantes par rapport aux autres villes ?

Oui, en tout cas pour moi, sinon je n'y serais pas resté. J'ai pu faire des choses assez particulières. À Saint-Herblain, on avait créé un premier festival intéressant, on faisait venir des grandes troupes, Zingaro, Royal de Luxe, le théâtre alternatif naissant... Ensuite, à Nantes, on a fait Les Allumées. On travaillait sur l'image de la ville. Nantes avait besoin d'en créer une...

Vous parlez d'une ville qui n'avait pas d'identité...

Qui n'avait plus d'identité. Elle avait eu une identité avec les chantiers navals, qui avaient disparu, avec le fait qu'elle était un port, ce qu'elle n'était plus, sans compter les comblements de l'Erdre et les bombardements, qui avaient sacrément amoché cette ville. Elle avait un vrai problème de reconnaissance, d'identité. À partir de la culture, Jean-Marc Ayrault pensait qu'on allait changer l'image de la ville, pour dire qu'on voulait être une ville vivante, à la pointe, en recherche, qui bouge, qui accueille bien les étudiants... Les Allumées ont été un vrai tournant pour l'image de Nantes. La presse nationale a couvert cet évènement, qui faisait appel aux avant-gardes des plus grandes villes du monde.

"NANTES AVAIT UN VRAI PROBLÈME DE RECONNAISSANCE, D'IDENTITÉ. À PARTIR DE LA CULTURE, JEAN-MARC AYRAULT PENSAIT QU'ON ALLAIT CHANGER L'IMAGE DE LA VILLE."

Après, j'ai eu plein d'opportunités pour des nouveaux projets : Le Lieu Unique, Estuaire... Je n'ai pas vu le temps passer, ça fait trente ans que je fais des choses ici, j'ai l'impression que c'était hier !

Comparée à Bordeaux, Toulouse ou d'autres, Nantes était une ville qui n'avait pas d'image précise ?

Franchement, non. Ce qui marquait la ville, c'était ce qu'elle n'avait plus. C'était son passé : les chantiers navals, le port... Et puis, il y avait un problème d'activité : une ville qui n'a pas d'activité forte, on ne la voit pas bouger, se transformer. Toute la période Chauty a été, pour la ville, une mauvaise période. Au-delà des considérations politiques, la ville a dormi, profondément. Quand on faisait des spectacles à Saint-Herblain ou à Saint-Nazaire, les Nantais venaient. Parce qu'ils étaient en manque, qu'il y avait une vraie frustration de modernité.

Vous vous compariez à Rennes ?

Rennes était devant nous, pour tout ce qui concernait la culture. Parce qu'il y avait les Trans Musicales, un vrai courant musical, une jeunesse, une maison de la culture qui fonctionnait...

Pour vous, la culture est en lien avec l'économie ? Donner un nouveau souffle à Nantes dynamisait également son économie ?

Oui. On ne pensait pas encore à l'attractivité, à faire venir des entreprises, du tourisme. Mais au moins que cette ville soit perçue au national – on ne pensait pas encore à l'international – comme une ville qui se mettait à bouger. On le faisait d'une façon naturelle, empirique. Quand on regarde cela trente ans plus tard, on a l'impression que tout était planifié, pensé. Mais on faisait au feeling.
Avec Les Allumées, on disait : On est dans la sphère internationale. Personne ne connaissait Nantes. On allait chercher des artistes d'avant-garde. Et il y avait une dimension politique. Quand on allait à Barcelone, à Léningrad, à Buenos Aires ou à Naples, on faisait des relations internationales.

Vous avez ensuite basculé du côté du tourisme, avec la création du Voyage à Nantes, structure destinée à faire venir des visiteurs. Nantes n'a pourtant jamais été une ville touristique...

En 2007, Joël Batteux, maire de Saint-Nazaire, et Jean-Marc Ayrault sont en train de construire la métropole Nantes-Saint-Nazaire d'un point de vue économique. Et ils s'aperçoivent qu'il y a un déficit d'identité de ce territoire, de culture commune. Ce qui est vrai : les Nantais et les Nazairiens pensent qu'ils n'ont pas la même culture. Ils me demandent de créer un évènement qui rapproche les deux villes, qui crée un ensemble culturel. L'estuaire, qui relie les deux villes, s'impose et on décide de travailler ▸

dessus, en créant Estuaire (une biennale d'art contemporain, ndlr). On invite de grands artistes internationaux et locaux à venir interpréter ce territoire. Ils ne viennent pas exposer mais interpréter. Toutes les œuvres de la collection pérenne parlent de l'estuaire. En 2007, on commence à voir arriver des touristes qu'on ne voyait pas à Nantes. Du fait de la création d'Estuaire, mais aussi de celle des Machines et de la réouverture du château des ducs de Bretagne qui était resté longtemps fermé. Soit trois objets qui ont une dimension au moins nationale... Ils apportent un tourisme d'agrément qu'on n'avait pas à Nantes. En 2009, avec la deuxième édition d'Estuaire, ce tourisme d'agrément s'amplifie. Jean-Marc Ayrault me demande de réfléchir à une structure qui bâtirait l'offre touristique sur le socle culturel qu'on a créé pendant vingt ans. En 2010, on fonde Le Voyage à Nantes, qui réunit le château, les Machines, les collections d'Estuaire, le Mémorial de l'abolition de l'esclavage, la crypte de la cathédrale...

C'est unique en France ?

Oui. Avec comme mission de créer une offre, d'avoir une stratégie pour la vendre et de communiquer, sans perdre notre âme, en continuant à travailler avec des artistes contemporains que nous estimons exigeants. En 2012, on s'aperçoit que si on n'a pas d'évènement, on ne communiquera pas. On crée donc un évènement qui s'appelle aussi Le Voyage à Nantes, qui dure deux mois l'été et qui passe par tous les lieux culturels de la ville mais aussi par des installations dans l'espace public.

Et ça marche ! La fréquentation touristique a augmenté à Nantes...

70 % d'augmentation des nuitées marchandes en six ans. Oui, ça marche.

Vous venez de lancer un nouveau projet, baptisé Traversée moderne d'un vieux pays. À qui est-ce destiné ?

Quand on a commencé à communiquer sur l'offre nantaise, on l'a fait de façon très empirique, en procédant par cercles concentriques. D'abord, l'Ouest. Ensuite, Paris – la majorité de nos visiteurs hors Ouest viennent de Paris. Puis, les métropoles françaises. Et enfin, l'Europe limitrophe : Grande-Bretagne, Espagne, Belgique... Cela fonctionne, on augmente d'année en année, on arrive à communiquer. Mais on s'aperçoit que, dès qu'on sort de cette Europe limitrophe, on disparaît. Au grand international, en Chine ou en Amérique du Nord, on n'existe plus. Nous avons donc eu un raisonnement simple : Qu'est-ce qu'on voit de loin et qui est proche de nous ? Apparaissent alors des spots internationaux. Il n'y en a pas des milliers : Paris et le château de Versailles, Nice et la Côte d'Azur... et le Mont-Saint-Michel et la Bretagne, cette partie de la France bien dessinée, qui se voit sur une carte. C'est ce qui est le plus proche de nous, géographiquement et culturellement.

Vous visez les touristes étrangers ?

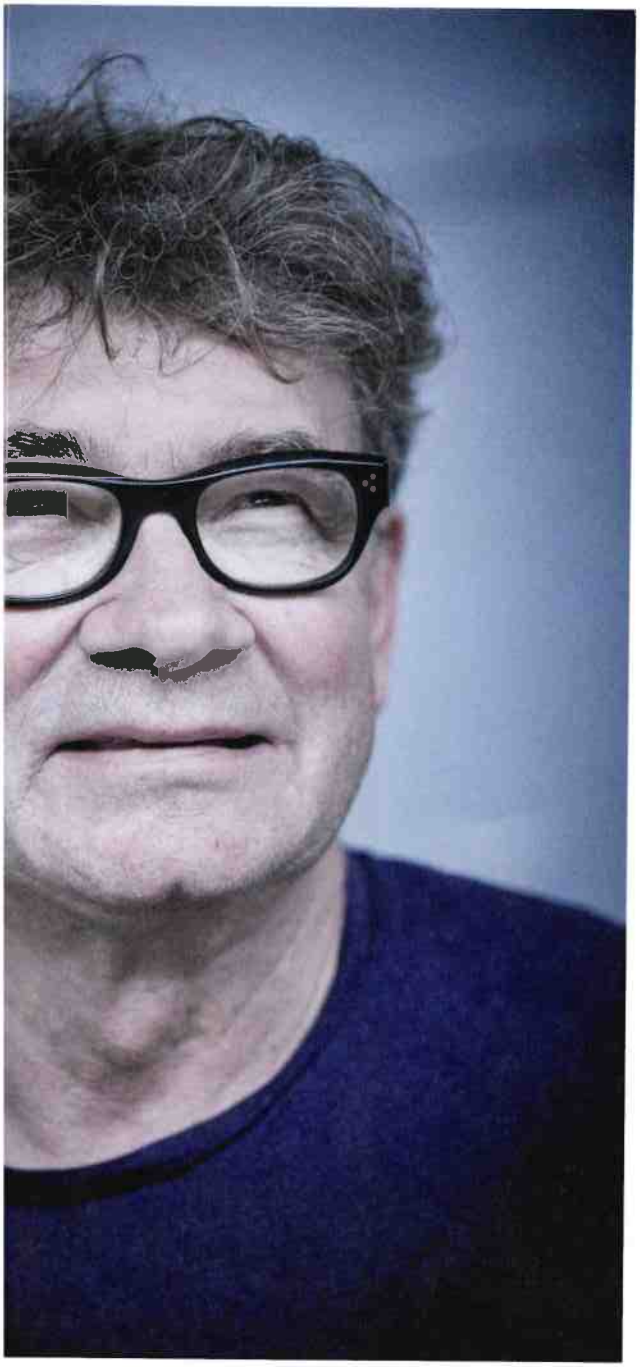
Oui. Mais l'intention, à terme, d'année en année, est qu'on aménage ce parcours, avec des œuvres, des points de vue, des lieux de convivialité... On vise la clientèle internationale, notamment les Chinois. Mais je sais très bien que les premiers à faire ce parcours seront les Nantais et les Rennais ! Et les Parisiens...

La Bretagne est donc identifiée sur le plan international ?

Oui. C'est un territoire visible, palpable. Les limites administratives, on s'en fout ! Quand on va au grand international, ce n'est pas un problème. L'idée est de faire atterrir les visiteurs à Nantes, qu'ils y restent deux jours, et puis de les faire remonter vers une promesse, le Mont-Saint-Michel. On traverse la Bretagne. On passe par Saint-Nazaire, ensuite Rennes et Saint-Malo. Et on arrive au Mont-Saint-Michel de nuit, quand tous les touristes sont partis.

Le titre, Traversée moderne d'un vieux pays, comme la photo (une jeune fille en coiffe, ndlr) disent bien ce qu'on veut montrer : un vieux pays, avec un passé fort qu'on a envie de comprendre, mais abordé d'une façon contemporaine. Une tradition, interprétée d'une façon moderne : il n'y a rien de mieux !

"LA BRETAGNE EST UN TERRITOIRE VISIBLE, PALPABLE. LES LIMITES ADMINISTRATIVES, ON S'EN FOUT !"



La Bretagne est donc un atout dans le domaine du tourisme ?
Oui, parce qu'elle a une identité. Quelle est l'identité des Pays de la Loire ? On est dans une région sinistrée d'un point de vue culturel : qu'est-ce qu'on dit en Pays de la Loire ? Rien !

Est-ce qu'on n'a pas perdu et qu'on perd encore beaucoup de temps en s'accrochant à cette fausse identité ?
Je regarde toujours le sens des choses, l'essentiel. Oui, Nantes, c'est la Bretagne. Quand on est ici, on va vers la Bretagne : moi, je ne vais jamais vers le sud, je monte toujours vers la Bretagne, vers ce territoire. Ça me paraît évident. Sauf qu'on se heurte administrativement à des découpages... Quand je suis allé avec ce projet à la Région Pays de la Loire, bien sûr, ça fait drôle. En même temps, j'y suis allé, pour leur montrer que ce n'était pas idéologique. Je fais mon job. L'offre, on doit la bâtir sur quelque chose de vrai et de juste, et non pas sur quelque chose d'inventé. Sinon, ça ne marche pas. La cohérence est fondamentale.

C'est du pragmatisme ?
Il y a toujours une raison très pragmatique, très stratégique.

Vous êtes très proche de Jean-Marc Ayrault, vous a-t-il envoyé un petit message en voyant cette image ?
(Rires) Jean-Marc Ayrault était partisan d'une grande région, d'une fusion entre Bretagne et Pays de la Loire. Au moins.

Vous avez expliqué le rapport entre l'image d'une ville, la culture et l'économie. On peut donc penser que, sur tous les plans, Nantes aurait intérêt à jouer la carte bretonne ?
Évidemment. C'est clair. Ça viendra, c'est évident. Qu'est-ce qui freine aujourd'hui ? Je pense que des initiatives comme celle-là font avancer l'idée de ce territoire.

C'est peut-être aussi la fin des crispations sur ces questions, une génération de leaders politiques qui va changer ?
Je le crois, oui. Il me semble que ça viendra tout seul. Je ne crois pas trop aux grandes régions, je ne vois pas bien comment on peut gérer une région comme la Nouvelle-Aquitaine ou même l'Occitanie. Ce qui serait raisonnable, ce serait le rattachement de la Loire-Atlantique à la Bretagne. Évidemment. D'une façon totalement détachée des tendances politiques ou d'une idéologie. C'est une évidence, tout simplement.

Vous avez aussi initié des propositions qui mettent en avant la culture bretonne à Nantes, comme les Nuits bretonnes au château ?
Oui, j'ai souhaité le faire, quand j'ai créé Le Voyage à Nantes, ça a été une de mes premières initiatives. Pourquoi ne pas montrer cette culture ou la montrer uniquement d'une façon folklorique ? C'est obligatoire, c'est tout.

Mais ça a été difficile ici pendant longtemps...
Je sais bien. Mais parce qu'il y avait des tensions idéologiques derrière. À partir du moment où il n'y a plus cet arrière-plan, ce n'est plus un problème.

Est-ce que d'autres villes en France ont une identité culturelle propre à elles, comme Nantes ?
Elles l'ont parfois par leur patrimoine. Bordeaux, par exemple, par son patrimoine du 18e siècle et par le vin. Mais une identité culturelle comme Nantes peut l'avoir, je crois que non. On a aujourd'hui une image, une identité, de créativité. Grâce notamment à l'art. Certaines villes, comme Lille, l'ont eue quand elles ont été capitales européennes de la culture. Souvent, c'est par un monument, un site, que cette identité arrive, comme Marseille et le MuCEM ou Bilbao et le Guggenheim. Nous, on n'a pas choisi cette voie, on a choisi celle d'un travail progressif, en profondeur, qui aujourd'hui porte ses fruits. On n'a pas un monument phare. Par contre, ce qui identifie beaucoup la ville, ce sont les Machines. L'éléphant est une belle réussite, c'est devenu un emblème. Un éléphant en liberté dans la ville, c'est génial. ●